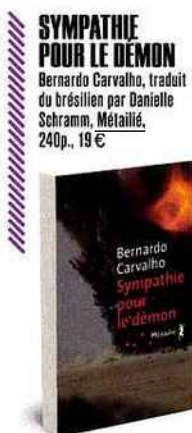




## CRITIQUE LITTÉRAIRE



# L'œuvre de Satan

*Sympathie pour le démon*, du Brésilien Bernardo Carvalho, est une danse d'amour et de mort. Aussi actuelle que cruelle et géniale. **PAR DAMIEN AUBEL**

Quel est le point commun entre le djihadisme au Moyen-Orient, sa cohorte d'atrocités, décapitations et autres kamikazeries et les manœuvres insidieuses d'un pervers narcissique ? Ce sont, l'un comme l'autre, de beaux sujets de roman. Trop beaux, justement, trop évidents sans doute, et semés d'embûches pour les écrivains. Le risque est grand de confondre littérature et bavardage médiatique, de réduire la fiction à la reproduction servile du tout-venant des discours déversés quotidiennement sur la toile, les écrans et les journaux. De croire qu'un roman n'est qu'un éditorial de géopolitique, ou le décalque d'une page d'un magazine psycho. Il faut un grand écrivain pour contourner l'écueil. Un auteur doué de la puissance visionnaire d'un DeLillo, d'un William Gass, d'un Bolano, ou, en l'occurrence, d'un Bernardo Carvalho. Qui sait percevoir aussi bien dans les convulsions de l'actualité que dans le « pervers narcissique » - ce marronnier de la psychologie vulgarisée - une matière première. Un symptôme. Celui d'un monde dont Dieu s'est retiré. Un monde livré à l'empire du diable.

*Sympathie pour le démon* est d'abord un emboîtement virtuose. Premier niveau : un quinqu, spécialiste (théoricien, universitaire) de la violence et de la guerre, passé dans l'humanitaire, se retrouve coincé sur le terrain, dans sa chambre d'hôtel au Moyen-Orient, avec un homme ceinturé d'explosifs. Second niveau, qui se délie peu à peu dans les convolutions de la phrase de Carvalho : notre expert ès géopolitique et conflits raconte à cet étrange compagnon de chambre le piège érotique et sentimental dans lequel il est tombé. Comment, aveuglé, il a été manipulé au gré de stratégies affectives aussi cruelles qu'efficaces, par l'homme dont il est éperdument tombé amoureux. Comment, au sein d'un petit monde intello, cosmopolite, entre clubs berlinois, méditations théoriques sur le sexe et la violence, de Bataille à Sade, références picturales et culturelles, il est devenu

le jouet d'un prédateur des corps et des sentiments. Belles analyses, en particulier, sur la façon dont le langage devient tactique de sujétion : « Chacune de ses phrases était un test et une étape calculée de son programme. Comme

un animal prépare son attaque, il était attentif à chaque réaction de sa proie. »

Mais ce qui compte, c'est l'autre texte, celui qui se lit au verso de cette histoire douloureuse. Le texte d'une plongée aux enfers. Les personnages sont affublés de surnoms : le Rat, le chihuahua, le Clown. Comme des figures de carnaval, des figures démoniaques, aux traits animaux, ou arborant des masques. D'autres sont réduits à des « ombres ». Le décor est planté : infernal. Rien d'étonnant, dès lors, si l'emprise émotionnelle d'un individu sur un autre a des allures de soumission méphistophélique, comme si l'un exigeait l'âme de l'autre. Rien d'étonnant, non plus, si, lorsqu'il est question des guerres et du djihadisme, le seul remède envisagé par le personnage principal dans ses réflexions sur la violence consiste en une gestion du Mal par le Mal. Un usage raisonné, rationnel, de la violence : l'idée qu'elle s'autorégulerait. Bref, aucun Bien, aucun salut à l'horizon, pas de Dieu bon qui viendrait racheter, annuler la dépravation du monde. Et pourtant, rien dans ce livre, non plus, d'une profession de foi nihiliste ou pire encore d'une déploration sur la perte des valeurs, le déclin de la spiritualité, et autres tartes à la crème des réacs grincheux. Car il reste la possibilité d'un amour immense, inconditionnel, sacrificiel, comme l'est celui de Dieu. Un amour si grand qu'il englobe même ce qui vous détruit, même le pire salaud. Même un pervers narcissique.

